



PORTRAIT

## ENTRE LES MURS

L'écrivain TED CONOVER a passé douze mois dans la peau d'un gardien de prison. *Newjack* raconte une plongée aussi fascinante que perturbante dans l'enfer de l'univers carcéral aux Etats-Unis.

**LA PLUPART DES ÊTRES HUMAINS, ARRIVÉS À LA QUARANTAINE, METTENT DE CÔTÉ LEURS RÊVES DE JEUNESSE** pour s'affairer à acheter un appartement, trouver un emploi stable ou commencer à se préoccuper de leur retraite. D'autres ont l'audace de franchir enfin le pas, devenir ce qu'ils ont toujours voulu être. Ted Conover, lui, entreprit à cet âge fatidique de devenir gardien de pénitencier – sans doute le métier qu'il abhorre le plus au monde et l'expérience la plus insupportable qu'il lui sera donnée de vivre –, afin d'écrire le meilleur livre possible sur ce sujet.

L'homme est connu outre-Atlantique comme l'inventeur d'une méthode d'écriture originale et audacieuse issue de l'anthropologie, qualifiée d'"observation participative" ou bien d'"écriture immersive". Une façon radicale d'approcher son sujet au plus près, en vivant corps et âme avec, exactement comme ceux sur lesquels il écrit. Il s'est ainsi fait passer pour un clandestin afin de comprendre le quotidien des migrants égarés à la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique (*Les Coyotes*, Globe, 2015), est devenu chauffeur de taxi à Aspen, Colorado (*Whiteout: Lost in Aspen*, 1991), ou encore hobo, sautant de train en train avec d'autres vagabonds à travers le pays (*Au fil du rail*, Editions du sous-sol, 2016). Le voici de retour en France pour la publication de *Newjack* – *Dans la peau d'un gardien de prison*,

reportage qu'il écrivit il y a vingt ans, *embedded* ("intégré"), comme on le dit des journalistes de guerre, dans l'un des établissements les plus mal-famés du pays, le centre pénitentiaire de Sing Sing. Expérience extrême, brûlot révélant de l'intérieur l'enfer de l'univers carcéral, *Newjack* fut décrié dès sa publication, censuré dans de nombreuses prisons d'Amérique du Nord. Il reste à ce jour son livre le plus connu aux Etats-Unis.

L'auteur a du mal à trouver ses mots en ce début d'après-midi, dans l'hôtel parisien où on le retrouve. C'est sans doute moins dû au décalage horaire (il est arrivé la veille de la côte Est) qu'aux émotions qu'il ressent visiblement encore lorsqu'il se remémore cette année vécue en prison. "C'est toujours très frais dans ma mémoire", lâche-t-il comme une excuse. Ce livre, qu'il décrit comme "le plus stressant" qu'il lui ait été donné d'écrire, est aussi éprouvant que puissant. On y lit la réalité crue de la prison vue de l'autre côté du miroir, celle des gardiens, ces hommes et femmes qui vivent avec la peur des détenus au ventre, la haine au coeur, la paranoïa en tête. Une véritable épreuve de force et de vérité, où le "je" du narrateur permet une identification totale du lecteur, qui se demande sans cesse s'il réagirait de la même façon à sa place. Resterais-je de marbre face aux pluies d'insultes, aux jets d'urine ou parfois de sperme, lancés par les détenus ? Réussirais-je à tirer les rideaux de l'âme, comme se

le répète l'écrivain-gardien ? "Si nous parvenions à forcer notre visage à être impassible, écrit-il, peut-être le reste suivrait. Peut-être."

C'est évidemment impossible pour Ted Conover, un écrivain dont la capacité d'empathie est à l'origine même de sa vocation d'écrivain. "Voici un homme qui se soucie des gens, dit de lui le romancier et ami William T. Vollmann. Pas seulement de l'humanité, cette abstraction si noble, mais des gens dans leur particularité."



Ted Conover durant son expérience de gardien de prison à Sing Sing, en 1998

**Ces gens en particulier, ce sont avant tout les détenus, cette population carcérale qui atteint des records** quand il s'établit à New York, pour être proche de sa femme, au début des années 2000. "Nous étions devenus le pays qui emprisonne le plus de gens au monde." Fidèle à sa méthode immersive, l'écrivain commence par imaginer, sur les pas d'illustres prédécesseurs – Jean Genet ou encore le journaliste et militant des Black Panthers Mumia Abu-Jamal –, de se faire emprisonner. "Mais je ne pouvais me

*résoudre à commettre un crime*”, confie-t-il en riant. Il décide alors d’appréhender la condition carcérale en se plaçant de l’autre côté, celui des “méchants”, comme les appelle son fils de 3 ans. Les gardiens. “Je voulais entendre la voix de ceux que l’on n’entend jamais, ces personnes qui sont en première ligne de notre politique carcérale, les mandataires de la société.” Des hommes en majorité blancs, et quelques femmes, issus pour la plupart du prolétariat. “Un sujet qui n’intéressait pas grand monde à l’époque”, ironise-t-il en allusion aux reportages incessants publiés, depuis l’élection de Trump, sur ces *white trash* qui firent élire le président.

Conover décrit donc ses camarades de promotion : Arno, jusqu’ici responsable d’un Burger King à Syracuse, New York, ou Chavez, technicien de surface dans le hall d’un immeuble de Manhattan. “Les uniformes gris, c’est les gentils, et les verts, les méchants. Tout est là”, leur résume le sergent-instructeur de “l’école des matons” où commence sa formation. Sachant que dans le camp des “méchants”, des détenus, on compte plus de 70 % d’Afro-Américains.

On prépare les futurs matons aux bons réflexes à avoir en cas de mutinerie : se débarrasser de ses clés et de sa radio, casser les postes de télévision pour que les détenus ne puissent pas voir les infos locales, détruire les chalumeaux découpeurs pour éviter que ne se reproduise le drame de 1980, quand des détenus s’emparèrent de cet outil pour percer des murs, massacrant au passage plusieurs gardiens et prisonniers. Quand on l’interroge sur sa méthode, Conover se tourne vers le canapé – “Est-ce que je peux vous montrer ?” –, puis tire un grand trait imaginaire sur le meuble. “Imaginez une ligne droite. Ici est l’observateur (il montre l’extrémité droite de la ligne), ici le participant

(il montre son extrémité gauche). Au début de mon projet, je suis un écrivain new-yorkais, un pur observateur. Puis je commence à interviewer les gardiens de prison, je suis là (il montre un point un peu plus vers la gauche).” Et ainsi de suite jusqu’au point de rupture, ce moment où il bascule de l’autre côté.

Dès les premières semaines, en effet, le gardien en herbe s’interroge sur ses compétences et semble oublier qu’il est là pour une toute autre raison, écrire un livre. Il ressent de la fierté en entendant l’histoire d’un camarade qui n’a pas accepté de se faire insulter par un détenu (“Cela prouvait que nous n’étions pas des mauviettes”) et même de la haine pour chacun des détenus, après l’agression dont il est victime par un prisonnier particulièrement violent qui lui envoie son poing dans la figure. “Ce qu’on ne vous enseigne pas, dans les semaines de préparation, ce sont les dilemmes moraux que pose la vie carcérale.” Se sentir, d’un côté, solidaire de ses camarades quand l’un d’entre eux est agressé ; d’un autre, proche de ces victimes du système qui se trouvent derrière les barreaux. Mécontent face à la servilité d’un prisonnier qui se met nu devant lui comme le veut le règlement, dans une passivité synonyme d’abnégation.

**Newjack fut écrit sur le petit bloc-notes que l’on donne à tous les gardiens.**In situ, au moment où les choses se passaient. Le soir, dès son retour chez lui, Conover recopie ses notes, les surnoms que l’on donne aux détenus, la blague qu’on lui a racontée durant la journée. Un beau chapitre au titre éloquent (“*Mon coeur à l’envers*”) évoque l’impossible jonction entre les deux univers, le carcéral et celui de la vie normale. “Chaque après-midi, en arrivant chez moi, je me faufilais par la porte de derrière afin que mes deux enfants ne

*m’entendent pas et je me posais devant l’ordinateur. Je disposais d’environ deux heures avant que je sorte de mon bureau pour prendre la relève de la baby-sitter, deux heures pour redevenir sain me disais-je parfois, parce que les enfants étaient purs et moi sale.”* Ce moment où il revient à la vie normale, avec son fils et sa fille, pouvait paradoxalement devenir “le pire moment de la journée, écrit-il, parce qu’en un sens je m’étais occupé d’enfants difficiles pendant tout mon service”.

Conover se laisse peu à peu aller. Il s’endort dans la chambre de ses enfants, s’emporte face aux préoccupations de sa femme, ressent des crises d’angoisse, bat même son fils un soir, reproduisant malgré lui la violence qu’on lui enseigne au quotidien de l’autre côté. Jusqu’au moment où il explique à son épouse qu’il envisage de passer le concours pour devenir sergent du pénitencier, et que celle-ci panique. C’est cette même panique qui s’empare parfois de lui dans l’exercice de ses fonctions et lui fait perdre notamment son trousseau de clés, “l’erreur la plus grave que l’on puisse commettre en prison”, précise-t-il. Impossible aussi d’évacuer le stress avec ses amis après coup.



Carte postale de la prison de Sing Sing



La promo de gardiens de l'Albany Training Academy en 1997

Il doit taire ce qu'il fait, ne surtout rien en dire au risque de mettre sa famille en danger. Toute information personnelle peut être utilisée par les prisonniers, qui se vengent ainsi par l'intermédiaire de leurs contacts extérieurs.

L'écrivain se sent enfin comme une forme d'imposteur, un espion qui jouerait double jeu et ne serait sincère avec personne. Il se replonge alors dans l'histoire, rédige un chapitre passionnant sur l'historique du système carcéral en Amérique du Nord, revenant notamment sur l'effroi qui saisit Alexis de Tocqueville face à ce qu'il croyait être une façon nouvelle, civilisée, d'emprisonner son prochain. *"On oublie que votre*

#### ENCADRÉS DE L'ARTICLE

*compatriote était à l'origine parti outre-Atlantique pour voir comment appliquer cette méthode en France, rappelle-t-il. Une erreur que plus personne ne fit par la suite !"* Mais c'est surtout le vécu, son ressenti qui reste sa meilleure boussole entre ces murs. On ne détaillera pas ici tous les abus, exactions et autres violences de l'autorité vis-à-vis des détenus dont il témoigne, qui lui permettent de conclure avec Michel Foucault, également cité en référence, qu'*"il s'agit bel et bien dans le système carcéral de surveiller et punir"*. Conover ne se fait pas non plus d'illusion sur l'avenir, le système carcéral américain se caractérisant de plus en plus à ses yeux par la privatisation à tout-va et la vidéo-surveillance, au détriment des droits de l'homme les plus élémentaires.

*Newjack* est, comme *De sang froid* le fut pour Truman Capote, de ces livres qui laissent des traces indélébiles chez leur auteur. Ted Conover en vécut l'épilogue douloureux quelques mois après être sorti de Sing Sing, lorsqu'il aperçut l'un de "ses" détenus, Habib, à la télévision. *"Il était*

*innocent, pourtant je l'avais enfermé chaque jour, tournant la clef de sa cellule."*

Beaucoup de gens, proches de prisonniers, détenus avec lesquels il est resté en contact, candidats au concours d'entrée à l'administration pénitentiaire, continuent de lui écrire au sujet de ce livre. Ses anciens collègues ne lui ont pas pardonné ce qu'ils considèrent toujours comme une "trahison", et censurèrent longtemps *Newjack* dans l'établissement. Néanmoins, le livre est désormais inscrit dans la liste bibliographique fournie aux futurs agents pénitentiaires de plusieurs Etats comme le Vermont, le Tennessee et le New Jersey.

**Newjack – Dans la peau d'un gardien de prison** de Ted Conover (Editions du sous-sol), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anatole Pons, 459 p., 23 € w ■

par Yann Perreau

“Ce qu'on ne vous enseigne pas, dans les semaines de préparation, ce sont les dilemmes moraux que pose la vie carcérale” TED CONOVER

